Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

10 | 2009

Varia

La culture classique à Bâle au temps d'Érasme d'après trois frontispices

Germaine Aujac

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/669>

DOI : 10.4000/anabases.669

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 161-180

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Germaine Aujac, « La culture classique à Bâle au temps d'Érasme d'après trois frontispices », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/669> ; DOI : 10.4000/anabases.669

La culture classique à Bâle au temps d'Érasme d'après trois frontispices

GERMAINE AUJAC

LA VILLE DE BÂLE, la *Basilica* romaine fondée au IV^e siècle, passée sous domination du Saint Empire en 1032, eut son heure de gloire aux XV^e et XVI^e siècles, quand vinrent y travailler des imprimeurs comme les Froben et les Amerbach¹, des artistes comme Urs Graf et les frères Holbein, et surtout des humanistes comme Érasme et Beatus Rhenanus. Le dix-septième concile œcuménique y avait commencé ses travaux² en 1431, attirant l'attention sur cette ville située sur le Rhin, dans une position stratégique, à la frontière de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Parmi les assistants au concile figurait le célèbre érudit italien Aénéas Sylvius Piccolomini (1405-1464)³ qui allait devenir pape en 1458 sous le nom de Pie II; l'année suivant son élection, il signait le document instaurant à Bâle une Université qui devint un véritable foyer de l'humanisme et des études classiques. Bâle entra dans la confédération helvétique le 13 Juin 1501.

¹ Johannes Amerbach (c. 1443-1513) s'installa à Bâle en 1475 après avoir travaillé à Nuremberg. Il fut l'ami d'Érasme et de Jean Froben à qui il vendit ses presses.

² Il les continua à Ferrare (1437-1439), puis Florence (1439-1442), enfin à Rome (1442-1449). Les conciles furent souvent l'occasion pour les érudits, clercs ou laïques, de recenser les manuscrits grecs ou latins conservés dans les bibliothèques des couvents de ces villes ou des villes voisines, de les faire copier, et de les diffuser dans les milieux intellectuels. Ils faisaient souvent l'office de foires aux livres.

³ Né près de Sienne, il avait été à Florence l'élève de Fr. Filelfe et s'efforça toute sa vie de répandre la culture classique. Le Pinturicchio a peint en 1502/3, pour la cathédrale de Sienne, une fresque représentant Enea Silvio Piccolomini se rendant au concile de Bâle.

La typographie avait été inventée (vers 1443) par Gutenberg⁴ et ses associés, perfectionnant les procédés d'imprimerie. « L'humanisme, qui caractérise la Renaissance, et la Réforme protestante, qui lui est contemporaine, n'auraient jamais pu atteindre le niveau d'expansion qu'ils ont eu sans ce nouveau media permettant une grande diffusion des idées par l'imprimé, à un prix abordable⁵. » Après Venise, Florence ou Rome, Bâle vit bientôt fleurir et prospérer des ateliers d'imprimerie⁶ qui publiaient les œuvres des contemporains ou des vénérés anciens, grecs (souvent en traduction latine) et latins. C'est ainsi que Jean Froben (1460-1527), après avoir exercé son métier d'imprimeur à Nuremberg, vint s'installer vers 1490 à Bâle où la qualité de sa typographie lui acquit les bonnes grâces d'Érasme (1467-1536).

C'est pourtant à la suite d'un larcin que s'établirent entre eux les plus cordiales relations. Les *Adages* d'Érasme avaient été pour la première fois publiés à Paris en 1500, avec 818 proverbes ; la seconde édition, publiée également à Paris en 1505, en avait 838, et le nombre n'a cessé d'augmenter au cours des rééditions : l'Aldine publiée en septembre 1508 rassemblait 3260 adages. En 1513, Jean Froben, à Bâle, en fit une reproduction pirate, qui contraria d'abord l'auteur : il n'avait pas été consulté. Mais Érasme, appréciant à sa juste valeur le travail de l'imprimeur, lui confia l'édition suivante : ce fut celle de 1515. Pour ces deux éditions, l'imprimeur avait confié le soin d'exécuter le frontispice à Urs Graf, peintre et artiste suisse⁷, qui, après avoir travaillé chez un orfèvre à Zurich, avait été admis en 1512 dans la guilde des orfèvres de Bâle, devenant alors citoyen de la ville.

L'édition pirate de 1513 s'ouvrait par un frontispice qui présentait deux poètes et deux orateurs, l'un latin l'autre grec, entourant une figure féminine, les yeux fixés sur un livre ouvert. Deux années plus tard, Urs Graf composait un autre frontispice⁸, beaucoup plus élaboré, pour les deux éditions de 1515⁹. Vingt poètes et prosateurs grecs et latins y étaient représentés, sous l'égide du roi Salomon, le sage par excellence. Ce frontispice fut utilisé dans les éditions des *Adages* de 1518, 1520, 1523, toutes publiées par Froben. Un frontispice analogue, mais redessiné par Hans Holbein et augmenté de quatre auteurs, deux grecs et deux latins, orne l'édition latine de Strabon, publiée en

⁴ Gutenberg (c. 1396-1468) naquit et mourut à Mayence, en Allemagne, mais il fit un séjour de huit années à Strasbourg.

⁵ Yves PERROUSSEAU, *Manuel de typographie française*, Reillanne, 1995, p. 32.

⁶ L'imprimerie s'appuyait sur l'infrastructure du concile de Bâle, bénéficiant concrètement de ses moulins à papier, de ses copistes, traducteurs, canaux de distribution et privilèges corporatifs. Les officines de Jean Froben, Johannes et Adam Petri, Cratander et Valentin Curio diffusèrent les textes antiques et humanistes.

⁷ Urs Graf, né en 1485 à Soleure, mort à Bâle en 1527/8, fut un dessinateur de génie ; mais grand amateur de frasques, il passa quelques semaines en prison.

⁸ C'est par erreur que j'ai attribué à Hans Holbein ce frontispice, dans l'article paru dans *Anabases*, 3 (2006), p.30.

⁹ Ces frontispices peuvent être facilement consultés sur le site de l'Erasmus Center (www.erasmus.org), en cliquant sur *Erasmus Online*.

1523, à Bâle, par V. Curio, et, un peu plus tard, celle de Clemens Romanus, publiée à Bâle en 1526, par Bebel¹⁰. Ces trois frontispices, œuvres d'artistes chevronnés, travaillant pour des imprimeurs installés à Bâle, nous donnent un aperçu significatif sur les goûts et les intérêts pour la culture classique d'une époque soucieuse d'illustrer de cette manière des ouvrages aussi emblématiques d'une large ouverture sur le monde que furent les *Adages* du contemporain Érasme, ou la *Géographie* de l'ancien mais toujours actuel Strabon.

Les auteurs grecs et latins retenus par Urs Graf

C'est donc Urs Graf qui grava le premier frontispice annonçant les *Adages* d'Érasme, publiés en 1513 à l'insu de l'auteur (fig. 1). Le titre en est : *Erasmii Roterodami germaniae decoris, adagiorum chiliades tres ac centuriae fere totidem*. Il est inscrit dans une structure monumentale. Au fronton, des angelots soutiennent une tenture sous laquelle est assise sur un chariot une femme lisant ; à droite, tirant le chariot, sont figurés, comme l'indique la suscription, Homère et Démosthène ; à gauche, poussant le chariot, leurs symétriques latins, Virgile et Cicéron. Les poètes, Virgile et Homère, portent des couronnes de lauriers. La figure centrale, trônant sur le chariot que dirigent ces auteurs grecs et latins, est *Humanitas*. Sur chacun des montants, des candélabres encadrent des personnages symboliques, juchés sur de petites colonnes. À gauche, c'est un Hermès ailé, le pied posé sur un globe, avec, accrochée sur la colonnette, l'inscription *toû kairou* ; à droite, une femme aux longs cheveux, portant équerre, cordes et sac, représente la déesse de la Vengeance, comme l'indique sur le socle l'inscription *tès nemeseôs*. En bas, la bande ornementale présente en son centre un médaillon rectangulaire comportant un monogramme GV, signature de Urs Graf. Au verso de cette page de titre, l'adresse de Jean Froben «aux zélés lecteurs», datée de septembre 1513 à Bâle, est suivie de divers index ; puis vient, en cours de page, la dédicace d'Érasme de Rotterdam «à Guillaume Montjoye¹¹, très illustre Seigneur».

Les quatre auteurs anciens choisis pour servir *Humanitas* sont à coup sûr les poètes et orateurs les plus célèbres de l'Antiquité. N'est-ce pas la lecture de leurs œuvres qui favorise cette *Humanitas*, dont on ne sait trop si elle désigne la culture intellectuelle¹²,

¹⁰ Valentin Curio, originaire d'Alsace, fut imprimeur à Bâle de 1521 à 1533. Johannes Bebel, venu de Strasbourg, devint bourgeois de Bâle en 1524, et y fut imprimeur de 1523 à 1538, rachetant la librairie de Cratander, mort en 1536.

¹¹ Durant son séjour à Paris, Érasme avait été le précepteur du fils de Lord Mountjoye, qu'il accompagna à Londres en 1499, lors de sa première visite en Angleterre, et avec qui il resta toujours en relations. La dédicace, qui devait figurer dans l'édition aldine de 1508, a été reproduite textuellement par J. Froben.

¹² «Faire ses humanités» signifiait, jusqu'à un passé assez récent, parachever des études littéraires classiques qui devaient aboutir au baccalauréat.

inséparable de l'enseignement des Anciens, ou tout simplement les sentiments humains proches de la philanthropie ou du dévouement envers autrui, générateurs de politesse, de grâce et de belles manières, que favorise le commerce des Anciens? Cette *Humanitas* qui s'adonne à la lecture siège sur un chariot roulant, tiré par Homère et Démosthène, poussé par Cicéron et Virgile. C'est peut-être une manière de suggérer qu'il faut aller, dans la lecture, des auteurs latins¹³ vers les auteurs grecs, des plus récents vers les plus anciens, et ne pas s'arrêter en chemin.

Plus ambigus sont les personnages figurant sur les montants de la structure monumentale. Hermès, le Mercure latin, représenté le plus souvent coiffé d'un chapeau plat muni d'ailes, chaussé de sandales elles aussi ailées, est le messager de Zeus, prompt à parcourir de vastes espaces, favorisant le commerce et les voleurs, toujours prêt à saisir l'occasion (*kairos*). En face, la *Nemesis*, déesse de la vengeance, semble menacer le coupable de le lier et de le mettre dans le sac. Les deux personnages doivent-ils être considérés ensemble? Le Mercure ailé qui peut parcourir aisément le globe suggère que rien ne saurait rester secret en ce bas monde; la *Nemesis* pourrait alors tirer vengeance de tout malfaiteur, même de celui qui se croirait le mieux caché.

La juxtaposition de ces deux personnages est peut-être une façon détournée de reconnaître l'emprunt, ou le vol, fait à son collègue de Venise par l'imprimeur de Bâle, qui espérait ainsi, en se mettant sous la protection d'Hermès et en invoquant la Némésis, amadouer et l'auteur et l'éditeur, pour les faire renoncer à une quelconque poursuite. La lecture des auteurs anciens, latins ou grecs, indispensable pour répandre l'*Humanitas*, devrait porter à l'indulgence. De fait Érasme, dit-on, fut d'abord très mécontent de cette réimpression de l'Aldine faite sans son consentement¹⁴, car il cherchait déjà à publier une version plus étendue des mêmes *Adages*; mais, reconnaissant la qualité des textes imprimés par Jean Froben, il ne lui tint pas rigueur de son larcin et n'hésita pas à lui confier la prochaine édition, augmentée, de ses *Adages*.

C'est pour cette grande édition de 1515¹⁵ qu'Urs Graf composa le frontispice beaucoup plus développé, présentant vingt auteurs anciens, sous le patronage du roi

¹³ Pour les lecteurs de cette époque, le latin était plus familier que le grec, d'où l'abondance des traductions latines des auteurs grecs.

¹⁴ Cf. R.J. SCHOECK, *Erasmus of Europe. The prince of humanists*, Edimburgh, Univ. Pr., 1993, p. 155. Érasme avait l'intention de republier ses *Adages* dès 1511 chez Bade à Paris; or l'intermédiaire à qui il avait confié une copie de l'édition révisée l'avait donnée à Froben au lieu de Bade. En décembre 1513, Érasme, écrivant à son ami Ammonius, regrettait qu'on eût réimprimé à Bâle les *Adages* de 1508.

¹⁵ Il y eut en fait deux éditions en 1515, suivies par celles de 1517, 1518, puis celles augmentées de 1519, 1520, 1523, etc. Cf. Karine CROUSAZ, *Érasme et le pouvoir de l'imprimerie*, Paris, Antipodes, 2005, qui, p. 158, reproduit ce frontispice d'après l'édition de 1520. Ce frontispice fut utilisé également par Froben, en 1517, pour l'édition des *Lectionum antiquarum libri XVI* de Ludovic Ricchieri, philologue italien né vers 1450 à Rovigo, qui eut une carrière mouvementée.

Salomon (fig. 2). Les Grecs sont en tête, suivis des Latins. On sait l'importance accordée par Érasme à la langue grecque, qu'il avait eu à cœur d'apprendre, et puis d'enseigner dans les célèbres Universités anglaises d'Oxford et de Cambridge. On sait aussi qu'il chercha toujours à mieux diffuser la littérature grecque, que l'on n'atteignait le plus souvent, à cette époque, que par le truchement des traductions latines; aussi prit-il grand soin d'éditer plusieurs auteurs grecs, Ptolémée, Aristote, Démosthène, dans la langue originelle.

Dans la liste des vingt écrivains représentés sur ce frontispice, on trouve :

- des poètes, Homère, Hésiode, Pindare, Théocrite pour les Grecs, Virgile, Horace pour les Latins ;
- des orateurs, Aristide, Démosthène pour les Grecs, Cicéron, Quintilien (auteur d'une *Institution oratoire*, sans être pour autant un orateur) pour les Latins ;
- des philosophes, Platon, Aristote pour les Grecs, aucun pour les Latins ;
- des auteurs dramatiques, Euripide, Aristophane pour les Grecs, aucun Latin ;
- des auteurs « touche-à-tout », Plutarque, Lucien pour les Grecs, Pline l'Ancien, Aulu-Gelle chez les Latins ;
- des historiens, aucun chez les Grecs, Tite-Live et Salluste pour les Latins.

La présentation de cette pléiade d'écrivains est d'un grand intérêt. Les plus anciens poètes grecs, Homère et Hésiode, couronnés de laurier et jouant de la lyre, encadrent, dans la bande supérieure, le roi Salomon, muni des attributs de son état, sceptre et cape d'hermine. Les autres auteurs cités, groupés toujours deux par deux et tournés l'un vers l'autre, paraissent en grande conversation. Le cadre écrit contient l'adresse de l'imprimeur aux lecteurs probables¹⁶ : *Joannes Frobenius studiosis omnibus S D. Accipito, candide lector, Erasmi Roterodami proverbiorum Chiliadas*¹⁷... *Eme, fruire, vale In inclyta Basilea*. La même adresse se trouve dans la troisième édition de 1518, avec une légère variante dans la dernière phrase où, entre *inclyta* et *Basilea* est ajouté¹⁸ *Germaniae*. Au verso de la page de titre, figure la liste des auteurs cités dans les *Chiliades* : soit chez les Grecs 19 poètes, 9 historiens, 4 « cosmographes », 12 orateurs, 13 philosophes, 4 théologiens, 11 grammairiens ; chez les Latins, 18 poètes, 6 historiens, 8 grammairiens, 6 orateurs, 6 « mixtes », 4 philosophes. Étaient cités au total 77 auteurs grecs et 48 auteurs latins.

¹⁶ La seconde édition de 1515 contient une adresse « au lecteur », légèrement différente, terminée par : *Bene vale. Apud inclytam Basileam*.

¹⁷ Les *Chiliades* sont des groupes de mille rubriques ; elles sont divisées en centuries, groupes de cent adages. Dans l'édition de 1515, il y a trois chiliades dont les dix centuries sont complètes ; la quatrième ne comprend que quatre centuries régulières ; la cinquième reste incomplète.

¹⁸ Pourquoi cet ajout ? En 1517, Martin Luther affichait ses 95 thèses à l'église du château de Wittenberg, ce qui allait amener la rupture avec Rome. Froben, d'origine allemande, était probablement favorable aux positions de Martin Luther dont il publiait les écrits latins, précisément en 1518.

Les auteurs représentés dans les deux frontispices sont-ils l'écho direct des citations tirées des *Adages*? Si ces vingt écrivains se trouvent bien présents dans l'œuvre d'Érasme, ce ne sont pas les seuls, ni les plus fréquemment invoqués par l'auteur. Si l'on en croit M.M. Phillips¹⁹, les auteurs le plus souvent cités dans les *Adages* seraient, en nombre d'occurrences décroissant, et en ne tenant compte que de ceux qui figurent dans le frontispice, Cicéron (892), Aristote (804), Homère (666), Plutarque (618), Aristophane (596), Horace (475), Platon (428), Lucien (335), Pline l'Ancien (287), Virgile (229), Euripide (200), Pindare (176), Théocrite (150), Aulu-Gelle (112), Hésiode (88), Quintilien (87), Tite-Live (76), Aristide (60), Démosthène (40). Salluste, présent dans la *Correspondance*, ne serait pas nommé dans les *Adages*. En revanche, d'autres auteurs ont, dans les *Adages*, des scores comparables ou supérieurs : par exemple Plaute (475), Suidas (392), Athénée (356), Térence (257), Zénodote (230), Juvénal (127), Sénèque (126), Ovide (125), Sophocle (115), Perse (99), Diogène Laërce (78), Stéphane de Byzance (76), Strabon (71). On sait qu'Érasme a traduit en latin deux tragédies d'Euripide (*Hécube* et *Iphigénie à Aulis*), certains *Dialogues* de Lucien, des *Opuscules* de Plutarque, qu'il lisait Platon, Homère, Aristophane. Mais, comme on peut le voir, le choix des auteurs représentés sur le frontispice ne relève pas directement d'Érasme, ni ne traduit son recours privilégié à tel ou tel auteur. Il doit être plutôt considéré comme un témoin relativement fiable de l'opinion commune des humanistes (ou des artistes) de l'époque ; et il dépend probablement, pour une bonne part, de la disponibilité des textes grecs (ou traduits du grec) ou latins en version imprimée, voire manuscrite.

La renommée d'Homère avait traversé les siècles. Le géographe Strabon par exemple, contemporain de l'empereur Auguste et grand admirateur du Poète, ne craignait pas de déclarer à son propos : « La qualité de sa poésie le place nettement au-dessus de tous ses rivaux, passés ou à venir, mais tout autant sa connaissance de la vie politique qui lui a permis de s'intéresser non seulement aux exploits des hommes, avec le désir d'en connaître le plus possible et d'en transmettre le souvenir à la postérité, mais aussi aux pays dans leur individualité régionale ou dans leur rapport avec l'ensemble du monde habité, terre et mer » (*Géographie*, I,1,2). Plus de dix siècles plus tard, Eustathe, né et éduqué à Constantinople, puis nommé en 1175 archevêque de Thessalonique, composa d'abondants *Commentaires à l'Iliade et l'Odyssée*, saluant Homère comme Le Poète par excellence. Le florentin Dante Alighieri (1265-1321), visitant les domaines infernaux sous la conduite de Virgile, voit arriver un groupe de quatre esprits : « Celui qui le premier marche comme un monarque et paraît en avant, une épée à la main, c'est le poète-roi, c'est le divin Homère » (*La Divine Comédie, L'Enfer*, ch. IV). L'œuvre d'Homère avait été imprimée à Florence en 1488, éditée par Demetrius Chalcondylas²⁰, et

¹⁹ Margaret MARIN PHILLIPS, *The Adages of Erasmus*, Cambridge, Univ. Press, 1964.

²⁰ Né à Athènes en 1424, ce grammairien grec avait fui l'occupation turque et s'était établi en Italie ; il enseigna à Padoue, Florence, et Milan où il mourut en 1511.

puis à Venise en 1504, chez Alde Manuce (1449-1515), l'imprimeur qui s'était donné pour tâche de publier le plus possible d'auteurs grecs dans leur langue.

Quant à Hésiode, son œuvre complète fut publiée à Venise en 1495, chez Alde Manuce, couplée avec celle de Théocrite. L'édition princeps de son poème le plus célèbre, *Les Travaux et les Jours*, avait déjà paru à Milan, par les soins de Chalcondylas, en 1481, puis à Paris en 1507. Une traduction latine, due à Nicolas de Valla, en avait été publiée à Rome dès 1471, puis à Paris, chez Josse Bade vers 1509; elle fut réimprimée par Froben à Bâle en 1518.

On est quelque peu surpris de voir figurer Ælius Aristide avant Démosthène; il est vrai que cet auteur du II^e siècle de notre ère, dont presque toute l'œuvre a été conservée, a joui d'une grande notoriété²¹. Le rhéteur-sophiste Apsinès de Gadara (c.190-250) le considérait comme un classique. Au X^e siècle, Aréthas de Césarée, à qui nous devons tant de beaux manuscrits, a fait copier l'œuvre d'Aristide en deux magnifiques volumes dont l'un est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, l'autre à la Laurentienne à Florence. Pour Michel Psellos (1018-1078), Aristide représentait la mesure même de l'éloquence: les quatre plus grands orateurs grecs étaient à ses yeux Démosthène, Lysias, Isocrate, et Aristide. Si l'œuvre de ce grand voyageur (et malade²²) ne fut éditée qu'en 1517 à Florence, chez P. Junta, les *Éloges d'Athènes et de Rome* l'avaient été à Venise, chez Alde, en 1513, avec les discours d'Isocrate. Le *Panathénaïque* cependant était déjà célèbre: Leonardo Bruni (1370-1444) d'Arezzo en avait fait un pastiche à la gloire de Florence. Sa *Laudatio Florentinae Urbis*, composée en 1402-1404, qui établissait un parallèle entre l'ancienne Athènes et la nouvelle Florence, en utilisant les mêmes images qu'Aristide, eut un grand succès²³ dans la première moitié du XV^e siècle. Le *Panathénaïque*, dont on admirait la pureté de la langue, était fréquemment lu dans les écoles. Quant au *Discours aux Rhodiens sur la concorde*, traduit en latin par Carolus Valgulius, il fut imprimé à Brescia en 1497; il voisinait avec les *Caelestia* de Cléomède, et certains écrits de Dion Chrysostome et de Plutarque.

Démosthène, à la fois orateur et homme d'État, à l'éloquence vigoureuse et au grand courage politique, a toujours joui d'une grande renommée. Considéré comme le plus grand orateur de la Grèce, il a bénéficié d'une publication chez les Alde à Venise

²¹ Voir, dans ce numéro, l'article de F. ROBERT, p. 141.

²² Aristide (c. 120-189), éduqué à Pergame et Athènes, fut apprécié comme conférencier en Asie Mineure, en Égypte et à Rome; longtemps malade à Smyrne, il a décrit l'évolution au jour le jour de sa maladie dans ses *Discours Sacrés*.

²³ Cf. Hans BARON, *From Petrarch to Leonardo Bruni*, Chicago/London, Univ. of Chicago Press, 1968, p. 151. Ce panégyrique, composé après la mort du duc de Milan en 1402, justifiait la prétention de Florence à l'hégémonie sur la région face aux prétentions milanaïses; il fut republié en 1540, quand le pape envisageait de transférer le concile ailleurs qu'à Florence. Il avait été largement diffusé durant le concile de Constance (1414). Une édition critique due à Stefano Baldassari a été publiée à Florence (Sismel) en l'an 2000. Aenea Silvio Piccolomini (futur pape Pie II) rédigea dans le même style un éloge de Bâle, et le Pogge un éloge de Venise.

en 1504. Érasme lui-même eut à cœur de publier certains discours de Démosthène en grec (Bâle, 1532, chez Hervagius).

L'œuvre de Platon ne fut éditée à Venise, par les Alde, qu'en 1513. Mais la traduction latine, faite par Marsile Ficin en 1463, avait été publiée dès 1483. Cet humaniste florentin (1433-1499) fit beaucoup pour le renouveau des études classiques. Grand admirateur de Platon, il réunissait les passionnés de l'Antiquité dans sa villa de Carneggi: l'Académie de Florence devint, grâce à lui, un important foyer de culture platonicienne.

Aristote, si populaire au Moyen Âge²⁴, fut publié à Venise, dès 1495/8, par les Alde qui établirent l'édition princeps de la *Rhétorique* et de la *Poétique*. En traduction latine, l'œuvre d'Aristote avait paru, à Venise aussi, en 1483. Érasme à son tour devait procurer une édition d'Aristote en grec, imprimée en 1531 à Bâle, chez Bebel (et réimprimée en 1539).

Euripide fut édité, en grec avec traduction latine, par les Alde à Venise en 1503. Il y eut une vingtaine d'éditions de ses œuvres entre 1500 et 1550. La traduction latine procurée par Érasme des deux tragédies d'Euripide, *Hécube* et *Iphigénie à Aulis*, fut imprimée à Paris chez Ascensius²⁵ en 1506, à Venise chez Alde en 1507, à Bâle chez Froben en 1518. Jointe au texte grec, elle fut également publiée à Bâle par J. Froben en 1524-1530.

Les comédies d'Aristophane, du moins celles qui ont été conservées parce que faisant partie du choix opéré par Symmaque au I^{er} siècle de notre ère, avaient déjà été publiées par les Alde à Venise en 1498. Elles le furent à nouveau à Florence par les Junta en 1515.

Plutarque fut d'abord diffusé dans des versions latines. Les *Vies parallèles*, en traduction latine, furent publiées à Rome, par J.A. Campanus²⁶ en 1470 (en deux volumes); puis à Venise, imprimées par Bartolomé de Zanis de Portesio en 1496. Elles durent attendre 1517 pour être publiées en grec à Florence par les Junta; deux ans après, elles l'étaient à Venise, chez Alde et André, son beau-frère. Les *Apophtegmes* parurent à Venise en 1471, dans la traduction de François Filelfe²⁷. La *Vie d'Homère* (longtemps attribuée à Plutarque) fut publiée à Florence en 1488 dans l'édition de Demetrius Damilas, puis à Venise en 1504, éditée par A. Manuce. Ce n'est qu'en 1509 que les Alde à Venise firent paraître les *Ethica*, procurés par Demetrius Ducas. Ces petits traités moraux furent très appréciés des humanistes, qui s'empressèrent d'en traduire certains pour les mettre à la portée d'un plus large public: s'y exercèrent Érasme (Lyon, 1538 et 1555), mais avant lui Guarino de Vérone (Paris, 1434 et 1514). «Pour distraire

²⁴ Vers 1509, Raphael peignait, pour la cité du Vatican, la grande fresque de l'école d'Athènes, où figuraient à la place d'honneur les philosophes Platon et Aristote.

²⁵ Ascensius est le nom que s'était donné l'imprimeur Josse Bade (1462-1535).

²⁶ J.A. Campanus (1429-1477) était depuis 1463 évêque de Teramo.

²⁷ François Filelfe (ou Philelfe), né à Tolentino (1398-1481), déploya une grande activité pour remettre à l'honneur les études classiques.

François I^{er}, Guillaume Budé (1467-1540), alors secrétaire du roi, traduit en français une série d'*Apophtegmes*, empruntés à Plutarque (aux *Ceuvres morales* et aux *Vies*). Ce qui n'empêche pourtant pas l'ouvrage de s'ouvrir sur une collection d'aphorismes de Salomon²⁸. »

Lucien de Samosate (120-185), tour à tour conférencier portant la bonne parole de ville en ville, puis converti à la réflexion philosophique, composa quantité de dialogues sur les sujets les plus divers : il en profitait pour fustiger de sa verve maligne les travers du temps. Ses *Dialogues* en traduction latine parurent à Rome en 1490, à Venise en 1498. Son œuvre, dans l'original grec, fut publiée à Florence en 1496, édition princeps procurée par Janus Lascaris²⁹. La première édition aldine (Venise, 1503) l'associait à Philostrate et Callistrate³⁰ ; elle servit de base à la traduction que fit Érasme de quelques opuscules, qui furent publiés à Paris en 1506 chez Josse Bade (Ascensius) ; au nombre de seize, ces opuscules avaient été traduits soit par Érasme soit par son ami de longue date Thomas More, qui devait avoir une fin tragique. La traduction latine sans le texte grec fut rééditée chez Junta à Florence en 1519.

Théocrite, on l'a vu, avait été publié avec Hésiode à Milan en 1480, puis à Venise, chez les Alde, en 1495.

Quant à la poésie de Pindare, conservée dans beaucoup de manuscrits datant du xv^e siècle, elle ne fut publiée qu'en 1513 à Venise par Alde Manuce et André d'Ascola (édition princeps), puis en 1515 à Rome par le Crétois Zacharie Calliergi³¹. Les poètes, surtout ceux de la trempe de Pindare ou même de Théocrite, pouvaient difficilement être traduits en latin ; si leur publication en langue originelle fut relativement tardive, leur notoriété les avait fait bien connaître du grand public.

Les auteurs latins avaient plus de chance : dans leur majorité, ils avaient été imprimés entre 1465 et 1475, ce qui avait contribué à les rendre populaires.

L'orateur et homme d'État Cicéron (106-43), dont la production fut immense, se devait d'être à la première place parmi les auteurs latins représentés. Dans le premier frontispice, il était appelé familièrement Tullius. De son vivant, Cicéron eut beaucoup d'ennemis mais aussi des admirateurs passionnés. Sa renommée s'amplifiait avec le temps. Quintilien est formel : « Cicéron n'est pas le nom d'un homme, mais celui de

²⁸ Plutarque, *Vies parallèles*, Paris, Quarto Gallimard, 2001, p. 23. L'addition des aphorismes de Salomon est caractéristique de l'époque.

²⁹ Janus Lascaris (1445-1536), né en Phrygie, réfugié à Florence auprès de Laurent de Médicis, propagea en Italie le goût des études grecques.

³⁰ Les Philostrate appartenaient à une vieille famille de Lemnos. Un Philostrate écrivit les *Vies des sophistes*, ainsi que la *Vie d'Apollonios de Tyane* ; un autre produisit des *Imagines*. Quant à Callistrate, sophiste du III^e ou IV^e siècle, il fit, dans les *Eikones*, la description de 14 statues, à l'imitation des *Imagines* de Philostrate.

³¹ Z. Calliergi, en 1439, surveillait à Venise l'impression du grand Dictionnaire étymologique de la langue grecque.

l'éloquence. » À la Renaissance, il fut considéré comme un modèle pour la pureté de la langue latine. L'édition princeps de ses *Œuvres complètes* fut publiée à Milan en 1458. Celle de sa *Correspondance* le fut à Rome en 1467 et fut suivie d'une soixantaine d'éditions avant 1501. Les *Discours* furent publiés simultanément à Venise et à Rome en 1471 (deux éditions princeps).

Quant à Quintilien (c. 35-100), un Espagnol de la Tarraconaise bientôt fixé à Rome, où il fut à la fois avocat et professeur, il est célèbre par son *De Institutione oratoria* en 12 livres, composé vers la fin de sa vie (entre 92 et 96). Champion de la réaction classique contre le mauvais goût contemporain, il voulait réhabiliter les anciens orateurs de la République, et particulièrement Cicéron. Quintilien, très admiré dans l'Antiquité comme mainteneur de la tradition classique, fut constamment lié à la vie intellectuelle du Moyen Âge. Pétrarque (1304-1374) en possédait un manuscrit ; Poggio Bracciolini (1380-1459), trouvant un Quintilien à Saint Gall, lors du concile de Constance, s'était empressé de le copier et d'envoyer la copie à Florence. Manuscrits et imprimés se multiplièrent au ^{xv}^e siècle. En 1470, paraissaient à Rome deux éditions de l'*Institution Oratoire*, l'une procurée par J.A. Campanus et dédiée à A.S. Piccolomini, cardinal de Sienne (et futur pape Pie II), l'autre due à J.A. Bussi, évêque d'Aleria. Une vingtaine d'éditions suivirent, à Venise, Milan, Bologne, Lyon, avant 1520, témoignant de la célébrité³² de ce traité de rhétorique et de critique littéraire.

Les poètes Virgile et Horace, qui font pendant à Cicéron et Quintilien, furent les plus beaux fleurons du siècle d'Auguste. Virgile (70-19), qui voulut rivaliser avec Théocrite dans les *Bucoliques*, avec Hésiode dans les *Géorgiques*, surtout avec Homère dans l'*Énéide*, eut, aussi bien de son vivant qu'après sa mort, une renommée qui ne faiblit pas. Dante l'avait choisi comme guide à travers son Enfer. Pétrarque l'imita dans son *Africa*. À Rome, l'édition princeps fut publiée en 1469, chez C. Sweynheym et A. Ponnatz ; suivirent les éditions de Venise de 1470 (Vindelinius de Spira) et 1501 (Alde).

Son contemporain Horace (65-8), qui se fit connaître dans tous les registres de la poésie, légers ou sérieux, fut de bonne heure un auteur classique, mais moins populaire que Virgile. Il fut publié à Milan en 1476 (puis 1485), à Venise, en 1477 (puis 1481). Les *Odes* avec le commentaire de Christophe Landini parurent à Venise en 1483 ; les *Épîtres* avaient été publiées à Ferrare en 1474 (chez A. Camerius), à Paris en 1498 (chez A. Denidel) et en 1500 (chez Bade), etc.

Les prosateurs ferment la marche. Pline et Aulu-Gelle d'un côté, les historiens Tite-Live et Salluste de l'autre

Pline l'Ancien (23-79), qui eut une carrière militaire et politique mais est surtout connu pour son amour de la science (il périt suffoqué pour avoir voulu observer de trop près l'éruption du Vésuve), a laissé une œuvre considérable. Son *Histoire Naturelle*, en 37 livres, vaste encyclopédie, à base de compilation, qui embrasse toute la nature, terre et ciel, a été longtemps considérée comme l'expression la plus qualifiée de la science

³² Cf. Jean COUSIN, *Recherches sur Quintilien*, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

antique. L'édition princeps en fut publiée à Venise en 1469, chez Johannes de Spira, procurée par I.B. Palmarius. En 1476, paraissait à Parme une édition procurée par Ph. Beroaldo³³, tandis qu'en 1507 était publiée une nouvelle édition vénitienne, par les soins de Al. Benedetti³⁴. Érasme lui-même procura une édition de Pline à Bâle chez Froben en 1525. Beaucoup d'humanistes, Ermolao Barbaro³⁵, Beatus Rhenanus³⁶, un peu plus tard Claude Saumaise (1588-1653)³⁷, commentèrent cette œuvre si composite, dont le succès ne se démentit pas au cours des siècles.

Aulu-Gelle (c. 123-165), accouplé avec Pline sur le frontispice, est plus tardif. Romain partiellement éduqué à Athènes, il profita d'un second voyage dans cette ville pour composer, entre 150 et 160, vers la fin du règne d'Antonin le Pieux (regn. 138-161), des *Nuits Attiques*, recueil de notes prises au hasard de ses lectures, vaste compilation assez désordonnée mêlant l'utile à l'agréable, en 20 livres. Cette œuvre, qui aborde tous les sujets, droit, grammaire, histoire, critique textuelle ou littéraire, eut un grand succès auprès de la postérité, par le tableau qu'elle proposait de la vie courante au temps des Antonins. Saint Augustin (*Cité de Dieu*, 9,4), Érasme (*Adages*, I, 4, 37), chantaient ses louanges. L'édition princeps parut à Venise en 1469, fut réimprimée en 1472. On compte une vingtaine d'éditions antérieures à 1520, publiées à Venise, Rome, Bologne, Paris, ou ailleurs.

Parmi les historiens, sont retenus pour le frontispice Tite-Live et Salluste. Le premier, né à Padoue (59 av.-17 ap. J.-C.), conçut très vite le projet d'écrire une histoire nationale, ce qui l'amena à se fixer à Rome où il fut bientôt admis dans l'intimité de l'empereur Auguste; mais cela ne l'empêcha pas de garder une âme républicaine. Il écrivit donc une *Histoire Romaine* en 142 livres qui nous est parvenue fort mutilée³⁸; il y racontait l'histoire du peuple romain depuis les origines jusqu'à la mort de Drusus

³³ Beroaldo (Bologne 1453-1505) fut professeur à Bologne, Parme, Milan, Paris, mais retourna ensuite dans sa ville natale. Ami de Politien, il a donné de bonnes éditions commentées d'auteurs latins, Pline, Apulée, Aulu-Gelle, Suétone, Catulle. Il est aussi l'auteur de *Symbola Pythagorae moraliter explicata*, Bologne, B. Hectoris, 1503.

³⁴ Alexandre Benedetti (1430-1512), célèbre médecin italien, né près de Vérone, fut dès 1493 professeur d'anatomie à Padoue; il a beaucoup publié.

³⁵ Ermolao Barbaro (Venise 1454 – Rome 1495) fit ses études à Rome puis à Padoue, où il fut professeur de philosophie en 1477, célèbre entre autres pour ses travaux sur Aristote. Il publia ses *Castigationes Plinianae* à Rome en 1492-3. Dix ans après, étaient publiées à Venise (1502) les *Annotationes veteres et recentes ex Plinio, Livio et pluribus authoribus*, de M.A. Coccio Sabellicus.

³⁶ Beatus Rhenanus (1485-1547), né à Sélestat, était venu travailler à Bâle, auprès de l'imprimeur J. Froben; il y rencontra Érasme avec qui il noua la plus vive amitié. Il publia à Bâle en 1526 *In C. Plin. Annotationes*.

³⁷ Cf. ses *Plinianae exercitationes in Solini polyhistora*, Paris, 1629.

³⁸ Il ne reste plus que les livres I à X, et XXI à XLV. La première décade portait sur les commencements de l'histoire romaine, jusqu'en 293 B.C. La troisième faisait le récit de la seconde guerre punique. Les livres XXXI à XLV, très mutilés, s'arrêtent à la conquête de la Macédoine par Paul-Émile, en 167.

en l'an 9 de notre ère. Comme Virgile, Tite-Live jouit, de son vivant, d'une gloire éclatante. Son œuvre devint aussi rapidement classique que l'*Énéide*. Elle demeura pour les Romains de l'Empire comme leur histoire nationale. Pétrarque possédait un Tite-Live (forcément partiel), qui passa ensuite à Laurent Valla. Deux éditions princeps furent publiées à Rome en 1469 et 1470, la première procurée par Giovanni d'Andrea, évêque d'Aléria, la seconde par J.A. Campanus, évêque de Teramo. Suivirent des éditions vénitiennes, en 1470, 1491, 1495, 1498; des éditions milanaïses, en 1478, 1480, 1495; une édition publiée à Trévise en 1482, réimprimée en 1485. Au début du siècle, Paris, Mayence, Venise à nouveau (Aldine de 1518), Bâle procurèrent des éditions de Tite-Live. Celle de Bâle, 1531, chez J. Froben, s'ouvrait par une épître dédicatoire d'Érasme; la suivante, de 1535, toujours chez Froben, fut recensée par Beatus Rhenanus et par S. Gelenius³⁹. Une version française, *Les Décades de Tite-Live*, dans la traduction de P. Bersuire⁴⁰, parut à Paris, chez Du Pré, en 1486/7. Une version espagnole, *Las Decadas de Tito Livio*, due à Pero Lopez de Ayala, s'inspirant de la traduction de P. Bersuire, fut publiée à Salamanque en 1497.

Salluste (87-35), qui vécut la fin de la République et les soubresauts qui conduisirent au Principat et à l'Empire, fut l'historien de son temps. Il s'attaqua à l'*Histoire de la Conjuration de Catilina* (63-62), le complot que réussit à écraser Cicéron; il décrivit aussi *La guerre de Jugurtha* (111-105) pour laquelle il avait amassé des matériaux lors de son proconsulat d'Afrique en 46. Prenant Thucydide pour inspirateur et modèle, il s'opposait par sa brièveté et sa variété à l'éloquence de Cicéron. Dans le *Catilina*, il joue au moraliste; avec *Jugurtha*, il fait entrer l'exotisme en littérature. Son œuvre a été publiée à Venise, chez Vindelinius de Spira, en 1470 et 1471; elle le fut également à Paris en 1470, à Milan en 1474, à Brescia en 1475, à Florence en 1478, à Paris en 1487 avec le commentaire de Lorenzo Valla, à Lyon en 1496, etc. L'édition aldine date de 1509.

Si les vingt auteurs grecs et latins présentés dans le frontispice dessiné par Urs Graf pour l'édition des *Adages* de 1515 avaient pratiquement été tous publiés par les soins des divers imprimeurs, il est certain que la notoriété de ces auteurs reposait également sur l'ensemble des manuscrits qui pullulaient en ce ^{xv}^e siècle où, grâce à l'action des humanistes, et par suite de la chute de Constantinople aux mains des Turcs (1453), l'on redécouvrait avec enthousiasme les auteurs anciens dont on cherchait à préserver les œuvres autant que faire se pouvait.

Quant au roi Salomon (c. 996-926) qui trône au centre du bandeau supérieur, il était certainement le mieux placé pour introduire les *Adages*. Dans la Préface à la première édition (Paris, 1500), s'adressant à lord Mountjoye, Érasme faisait déjà référence⁴¹ à ce

³⁹ Gelenius, humaniste tchèque, était correcteur en chef de l'*Officina Frobeniana*.

⁴⁰ Pierre Bersuire (1290-1362), bénédictin natif du Poitou, prieur du monastère de Saint Éloi à Paris, avait fait cette traduction vers 1355; il avait également produit, quelques années avant, un *Ovide moralisé* (1340).

⁴¹ Cf. Marie DELCOURT, *Correspondance d'Érasme*, I, Bruxelles, 1968, p. 269.

célèbre sage, si présent dans l'Ancien Testament : « N'as-tu pas lu que le roi Salomon en a proposé quelques-uns (*sc.* adages) aux philosophes de Tyr, et a réfuté ceux qu'ils lui proposaient ? Le titre même du livre qu'on appelle les *Proverbes de Salomon*, tout plein des plus hauts mystères, n'a-t-il pas de quoi ébranler celui qui le lit ? ». La Bible nous apprend en effet que Dieu, apparaissant en songe à Salomon, lui aurait dit : « Demande-moi ce que tu veux que je te donne » ; et la réponse fut⁴² : « Accordez-moi la sagesse et l'intelligence afin que je sache me conduire devant votre peuple. » Dieu exauça cette prière ; et la renommée de Salomon⁴³ se répandit au loin. Sa sagesse était légendaire ; la reine de Saba vint lui rendre visite, une scène souvent représentée⁴⁴ au Moyen Âge. Ce quatrième fils de David, qui régna pendant quarante ans (*c.* 966-926), a composé des *Proverbes* qui ont fourni à Érasme un exemple à suivre.

Le frontispice dû à Hans Holbein

Quand, en 1523, Valentin Curio, imprimeur bâlois, voulut éditer la *Géographie* de Strabon dans la traduction latine⁴⁵ de Conrad Heresbach, c'est à Hans Holbein qu'il confia le soin de dessiner un frontispice (fig. 3). Ce célèbre peintre et graveur, ami d'Érasme et de Jean Froben, s'inspira visiblement du frontispice conçu par Urs Graf, mais le remania profondément, tant du point de vue du fond que de la forme⁴⁶.

S'il adopte les vingt auteurs classiques représentés par Urs Graf pour annoncer les *Adages*, Hans Holbein (1490-1543) ajoute, pour l'édition de Strabon, deux grecs, Socrate et Pythagore, et deux latins, Ovide et Lucrèce. Des deux philosophes grecs, le premier, qui n'a rien écrit, est principalement connu par ce qu'en ont dit ses auditeurs privilégiés, Platon et Xénophon ; le second, qui n'a probablement rien écrit non plus mais qui eut beaucoup de disciples, avait pris, au cours des âges, valeur de mythe. Quant aux deux poètes latins, l'un, Ovide, contemporain de Strabon et de l'empereur Auguste, eut une production très variée, l'autre, Lucrèce, n'est connu que par un seul poème philosophique dans lequel il exposait avec grand enthousiasme la physique et la morale épicuriennes.

⁴² Cf. 1 *Chroniques* (2^e des *Paralipomènes*), 1, 7-13.

⁴³ Cf. 2 *Rois* : « Dieu donna à Salomon de la sagesse, une grande intelligence et un esprit étendu comme le sable qui est au bord de la mer... On venait de tous les peuples pour entendre la sagesse de Salomon, de la part de tous les rois de la terre qui avaient entendu parler de sa sagesse » (V,9 et 14).

⁴⁴ Par exemple, à la cathédrale d'Amiens, sur le portail de la Mère de Dieu.

⁴⁵ La *Géographie* de Strabon, traduite en latin, à la demande du pape Nicolas V, par Guarino de Vérone et Grégoire Tifernas, avait été publiée dès 1469. Mais Conrad Heresbach (1496-1578), un ami d'Érasme, en aurait fait une traduction plus fidèle.

⁴⁶ Ce frontispice fut également utilisé pour annoncer les *Récapitulations* de Saint Clément, publiées par Bebel à Bâle en 1526. Mais dans ce dernier cas, les montants, de droite et de gauche, ont été inversés.

Ainsi, alors qu'Urs Graf avait privilégié les poètes, Homère et Hésiode, qu'il représentait, séparément⁴⁷, de part et d'autre du roi Salomon, le poète et sage par excellence, Hans Holbein choisit, pour annoncer Strabon (qui proclamait d'entrée la portée philosophique⁴⁸ de la science géographique), de mettre au premier plan, autour du roi Salomon, un quatuor de philosophes, tournés vers le roi, et placés chacun dans un cadre monumental⁴⁹ : Aristote et Platon à sa droite, Socrate et Pythagore à sa gauche⁵⁰. Et l'addition de Lucrèce, couplé avec Ovide, accentue cette apparente volonté de souligner l'importance des diverses écoles, Académie, Lycée, Pythagorisme, Épicurisme. Faut-il s'étonner de l'absence de représentants des stoïciens⁵¹ et des cyniques? Même si l'influence de ces deux doctrines philosophiques fut profonde et durable, comme le montrent les écrits du latin Cicéron ou du grec Lucien, les œuvres des fondateurs ont été très vite perdues à jamais⁵².

Même sort fut réservé à Épicure qui pourtant, si l'on en croit Diogène Laërce, « a beaucoup écrit et dépassé tous les autres philosophes par le nombre de ses ouvrages. Ses volumes atteignent le nombre de trois cents environ ». Il aurait heureusement résumé ses théories dans trois lettres, transmises par Diogène Laërce : « La première adressée à Hérodoté parle des choses de la terre, la seconde, à Pythoclès, traite des corps célestes, et la troisième, à Ménécée, traite de la conduite de la vie⁵³. » Mais celui qui contribua le plus à répandre les idées d'Épicure fut le poète latin Lucrèce (99-55), dans son vaste poème en six livres, *Sur la Nature des choses*. Poussé par son amour de l'humanité, Lucrèce veut l'affranchir des vaines superstitions qui l'effraient ; la doctrine d'Épicure en délivrera les hommes qui retrouveront la paix de l'âme. Le poème de Lucrèce, bien connu de Virgile, Horace, Ovide, et plus tard de Tacite et de ses contemporains, semble avoir disparu au Moyen Âge. Mais le Pogge, voyageant en Europe, découvrit en 1418, probablement dans la bibliothèque du monastère de Murbach en Alsace, un manuscrit de Lucrèce,

⁴⁷ Les auteurs grecs et latins sont présentés deux par deux ; la bande du haut ne contient que trois personnages, « Homerus poeta, Salomon rex, Hesiodus ».

⁴⁸ « Oui, c'est affaire de philosophe, si jamais science le fut, que la science géographique, objet de notre présente étude » (*Géographie*, I,1,1).

⁴⁹ Comme dans le frontispice de Urs Graf, les autres écrivains sont présentés deux par deux, dans les montants, droit et gauche, de l'encadrement.

⁵⁰ Il faut les lire de droite à gauche si l'on veut y voir un ordre chronologique. Mais les couples d'auteurs occupant les montants semblent présentés dans le désordre.

⁵¹ En fait, le stoïcisme pouvait être illustré par l'œuvre de Strabon lui-même, qui s'est souvent réclamé de son appartenance à cette école.

⁵² Zénon par exemple, fondateur du stoïcisme, et très admiré par Strabon, aurait écrit de nombreuses œuvres, citées par Diogène Laërce (I. VII), mais aucune n'a été conservée. Il en est de même pour Chrysippe, auteur prolifique, le véritable théoricien de l'école. Chez les Cyniques, Antisthène, Diogène, auraient eux aussi composé nombre de livres (cf. Diogène Laërce, livre VI), mais nul n'a été conservé.

⁵³ Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, trad. R. Genaille, I.X.

dont il s'empessa d'envoyer en Italie une copie qui fut à son tour reproduite plusieurs fois. L'édition princeps parut à Brescia en 1473, suivie de plusieurs autres éditions, imprimées à Vérone, Venise, Florence. Le poème de Lucrèce fut très admiré des humanistes italiens Pontano (1426-1503) et Politien (1454-1494). Pour l'anecdote, Michel Marulle (c. 1453-1500), poète de langue latine originaire de Constantinople mais qui avait fait ses études à Padoue et Venise, avait sur lui un exemplaire de Lucrèce quand il périt noyé dans le fleuve Cecina, après avoir participé à la défense de Forlì.

Ovide (43 av.-17 ap. J.-C.), qui promettait à Lucrèce l'immortalité, eut dans l'ensemble bien plus de succès que son prédécesseur. Poète attiré de la société brillante et frivole de la Rome du siècle d'Auguste, Ovide fut en l'an 8 de notre ère exilé par l'empereur, pour des raisons restées obscures, sur les bords de la mer Noire. Ses poèmes, d'abord érotiques ou mythologiques, tournèrent alors à l'élégie. Les *Métamorphoses*, poème de 12 000 vers en 15 livres, composées dans les dix dernières années de son séjour à Rome, furent lues et relues par la postérité. Pétrarque (1304-1374), qui en était nourri⁵⁴, citait Ovide avec Virgile et Horace. Boccace (1313-1375) était lui aussi très influencé par ce poète. Déjà au Moyen Âge, les artistes connaissaient ses fables. L'histoire de Pyrame et Thisbé (Ovide, *Met.*, 4, 55sq) était représentée vers 1200 à la cathédrale de Bâle. En 1445, Filarete, sculptant les portes de bronze de Saint Pierre à Rome, y introduisit seize histoires racontées par Ovide. Dans la Capella Nuova (chapelle San Brizio) de la cathédrale d'Orvieto, Luca Signorelli (c. 1445-1523) aurait représenté vers 1500 un certain nombre de scènes antiques empruntées à Ovide. L'édition princeps, en trois volumes, avait paru à Bologne en 1471; la même année paraissait l'édition de Rome; bien d'autres suivirent, à Bologne, Parme, Milan, Venise, Vicence, avant la fin du siècle. Des éditions séparées, des *Amours*, des *Fastes*, des *Héroïdes*, des *Métamorphoses*, fleurirent un peu partout. La première édition illustrée des *Métamorphoses*, avec des gravures sur bois, fut publiée à Bruges en 1484 par les soins de Colard Mansion, avec un texte français fondé sur la traduction de Bersuire. Une autre édition illustrée, en langue italienne de Giovanni Bonsignori, parut à Venise en 1497, par les soins de Zoane Rosso. Entre 1500 et 1599, on vit ainsi fleurir une centaine d'éditions illustrées. L'*Ovide Moralisé*, sous le titre de *La Bible des Poètes*, fut réimprimé au moins quatre fois à Paris entre 1493 et 1531. Érasme lui-même ne dédaigna pas de publier le *De Nuce* (élégie sur un noyer⁵⁵, planté sur la voie publique, qui se plaint des jets de pierre lancés par les gamins de passage) avec un commentaire moral, chez Froben à Bâle en 1524.

À la base du frontispice, c'est la poésie qui est à l'honneur. Holbein y a représenté le couronnement d'Homère par Calliope, entourée de ses huit sœurs, les Muses, parées chacune de ses attributs, avec banderole à son nom. Une source qui jaillit du mont

⁵⁴ Cf. P.L. WILKINSON, *Ovid recalled*, Cambridge, University Press, 1955. Il y eut aussi un *Ovide moralisé*, qui eut grand succès.

⁵⁵ La paternité de ce poème a été contestée à Ovide; mais des spécialistes assurent qu'il faut le lui restituer, de même que la *Consolation à Livie*.

Hélicon⁵⁶ se déverse dans un bassin devant lequel est agenouillé le poète, sur la tête duquel Calliope, la Muse de la poésie épique, pose une couronne de lauriers. À gauche de cette scène vers laquelle convergent tous les regards, on distingue Melpomène, pour la tragédie, une couronne royale sur la tête, tenant un instrument de musique appuyé sur le sol. Euterpe à ses côtés, la musicienne, porte un triangle. Clio l'historienne fait sonner de son archet un instrument à cordes. Terpsichore danse en jouant de la guitare. À droite de Calliope aux longs cheveux, dont la robe flotte au vent, la comédienne Thalie est à moitié dissimulée par la sphère armillaire que brandit sa voisine Uranie, l'astronome; suivent Polymnie portant couronne, pour la poésie lyrique, et enfin Érato, pour l'élégie. Sur la banderole d'Érato, figure aussi la signature du graveur, J.F., pour Jacob Faber⁵⁷; une signature analogue peut se lire en haut à gauche à la base de l'un des pilastres qui encadrent la bande où sont représentés les philosophes entourant le roi Salomon.

Ce frontispice, qui reprend et amplifie les éléments de celui composé par Urs Graf, en diffère grandement par la luxuriance du dessin, la fantaisie des banderoles qui identifient les écrivains ou les Muses, l'abondance des guirlandes et ornements divers qui rendent les noms des personnages parfois difficiles à déchiffrer. L'exubérance raffinée du dessin d'Holbein est en contraste saisissant avec la simplicité et l'austérité de la composition d'Urs Graf. Chez Holbein, les poètes, tous placés sur le montant gauche ont sur la tête des couronnes de lauriers, tandis que les auteurs en prose sont coiffés de couvre-chefs variés. Chez Urs Graf, pourtant, les écrivains étaient généralement mieux caractérisés: Homère, Hésiode, Euripide jouaient de la lyre; Théocrite pressait de son bras replié l'outre de sa cornemuse tandis que Pindare tirait l'archet sur un instrument ancêtre du violon; Tite-Live, Aulu-Gelle lisaient dans des livres ouverts devant eux; Pline, Salluste gardaient les leurs fermés. Bref, en dépit de l'apparente rigidité du dessin, il semble qu'il y ait eu plus de recherche vraie dans la composition d'Urs Graf, et un souci plus manifeste de donner des auteurs cités une image caractéristique. Il y a plus d'art chez Holbein, plus de réflexion intelligente chez Urs Graf.

Conclusion

Ces trois frontispices, dus à des artistes chevronnés, mais pas forcément érudits, sont un assez bon témoin des connaissances que pouvait avoir un public moyennement cultivé, en ce début du XVI^e siècle, à Bâle ou ailleurs. Ce que l'on constate, c'est que, si

⁵⁶ La source Hippocrène, qu'un coup de pied de Pégase avait fait jaillir du roc, coule un peu au dessous du sommet de l'Hélicon, mont de Béotie; elle passe pour être l'inspiratrice des poètes. Pour les Muses, cf. Hésiode, *Théogonie*, v. 22 et 75-79

⁵⁷ Jacob Faber est un graveur sur bois qui travailla à Bâle, Lyon et Paris. Il fut l'un des premiers graveurs employé par Holbein; il collabora avec lui jusqu'au départ du peintre pour l'Angleterre. Il travailla aussi en France sous le nom de Jacques Lefèvre.

l'imprimerie a largement contribué à la diffusion des œuvres de l'Antiquité, beaucoup d'entre elles étaient déjà bien connues par les manuscrits qui, copiés et recopiés durant tout le Moyen Âge, émerveillaient leurs lecteurs, à moins qu'ils ne dorment dans les bibliothèques des couvents ou des abbayes. La chute de Constantinople d'un côté, qui rendit urgente la conservation des chefs d'œuvres qui y avaient été accumulés, la convocation des conciles de l'autre, qui réunissaient à Constance, à Bâle, à Florence ou Ferrare, des clercs et des laïcs pénétrés de culture classique et avides de découvrir de nouveaux textes dans des lieux mal connus, eurent certainement une grande influence sur la redécouverte de tant de manuscrits conservés au hasard des goûts et des fantaisies de leurs propriétaires. Si l'Italie restait la grande pourvoyeuse de manuscrits et de livres imprimés, l'Europe nord-occidentale n'était pas en reste; la diffusion de la culture classique semblait générale. Les humanistes formaient une large communauté de type international, dont les membres se fréquentaient, se visitaient, travaillaient ensemble, n'hésitant pas à voyager d'un pays à l'autre: l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre, la France, la Hollande étaient facilement accessibles aux savants, aux érudits, voire aux imprimeurs ou aux artistes en quête de travail. Et Bâle occupait une position centrale, particulièrement favorable.

Un autre enseignement que l'on pourrait tirer de la confrontation de ces frontispices, c'est que les auteurs représentés ne sont pas forcément ceux que nous aurions choisis. Nous nous étonnons par exemple de l'absence de grands noms comme Eschyle et Sophocle, Plaute et Térence, Hérodote et Thucydide, Tacite et Juvénal. Il est vrai que la place était limitée et qu'un choix s'imposait. Si ce choix reflète les intérêts du tout venant pour la littérature antique, il montre que l'on mettait au premier plan les grands poètes et les grands orateurs, mais que l'on ne dédaignait pas la poésie légère ou savante. Aux philosophes, pourtant représentés par Platon et Aristote, puis par Socrate et Pythagore, on semble avoir préféré les compilateurs, ou les auteurs à connotation morale ou moralisante, mine féconde où puiser toutes sortes de renseignements historiques ou d'anecdotes plaisantes.

Bref ces trois frontispices, exécutés à Bâle au tout début du xv^e siècle, nous offrent une vue cavalière des goûts et des intérêts du public cultivé de l'époque, retrouvant avec bonheur la littérature antique désormais largement diffusée.

Germaine AUJAC,

Université de Toulouse (UTM)

PLH. ERASME

Pavillon de la Recherche

5, allées Antonio Machado

F - 31058 Toulouse Cedex 9

mailto:aujac.germaine@wanadoo.fr

Fig. 1 : Frontispice de l'édition pirate des Adages d'Erasmus, dessiné par Urs Graf. Bâle, Froben, 1513

Fig. 2 : Frontispice des Adages d'Érasme, dessiné par Urs Graf. Bâle, Froben, 1515

Fig. 3 : Frontispice de la Géographie de Strabon,
 dessiné par Hans Holbein. Bâle, Curio 1523